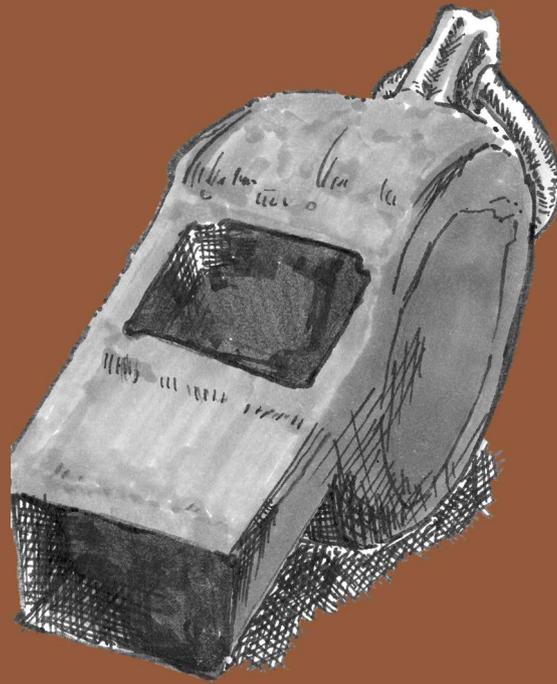


Le sifflet



CONCOURS NATIONAL DE LA RESISTANCE ET DE LA DEPORTATION

Récit écrit par :

- *POIMBOEUF Lou*
- *DEMICHELIS Rachel*

Illustré par :

GABRY-CARRASCO Romane

Je m'appelle Norbert et je suis un sifflet.

Attention, pas n'importe quel sifflet.

Vous allez vite comprendre pourquoi. Il m'a fallu plusieurs années avant de réussir à poser des mots sur ce que j'avais vécu et à faire le deuil de tous et toutes les ami.es que j'ai perdu durant cette guerre.

Alors oui, je sais que pour vous, Humains, il est difficile de concevoir qu'un sifflet soit capable de vous raconter une histoire mais je vous demanderai, pendant ces quelques minutes, de faire preuve d'ouverture d'esprit et d'être attentif à ce terrible récit.

J'étais donc un sifflet comme tous les autres sifflets, j'appartenais à un petit garçon : Barouk-Raoul Bentitou, que nous appellerons Barouk pour plus de simplicité. Il était né à Palikao, en Algérie le 7 mai 1931. Il avait huit frères et soeurs plus agé.es que lui. Ses parents, Monsieur et Madame Bentitou étaient juifs mais ne pratiquaient pas beaucoup.

J'avais été offert à ce garçon par sa grand-mère pour son anniversaire, car celui-ci était un grand fan de foot. Il adorait y jouer. Seulement, il avait un problème au genou, ce qui l'empêchait de courir. Plusieurs soirs, il était revenu en pleurant de douleur après avoir fait un match avec ses amis. C'est pour cela que sa grand-mère avait eu l'idée de lui offrir un sifflet. Puisqu'il ne pouvait pas jouer, Barouk serait arbitre.

C'est lui qui m'a appelé Norbert en hommage à son oncle, vétéran de la Première Guerre Mondiale. Barouk était très mature pour son âge mais il restait encore trop innocent pour comprendre que les Humains pouvaient s'entretuer pour un territoire ou pour une idée.

Il avait toujours pris soin de moi, il me gardait précieusement dans la poche de sa veste en hiver, et dans celle de son short en été.

Vous savez, c'est vraiment une belle chose pour un objet d'avoir le sentiment de servir à quelque chose, et c'était mon cas. Tous les soirs Barouk me sortait de sa poche et arbitrait les matchs grâce à moi. Il était presque devenu l'entraîneur de son équipe, et il adorait ce rôle-là. Je l'ai tout de même bien aidé. Lorsqu'il n'avait pas l'attention de tout le monde, il sifflait un coup pour qu'aussitôt chacun s'arrête et l'écoute.

Enfin bref, je vivais une vie de rêve jusqu'à ce que le père de Barouk décide de partir pour la France, dans l'espoir d'une vie meilleure. Toute la famille déménagea donc à Marseille en 1938.

Pourtant, la menace de la guerre devenait de plus en plus présente. Chaque soir, toute la famille se réunissait devant le poste de radio pour écouter les informations. L'Allemagne avait déjà largement étendu son territoire en annexant la Hongrie et les Sudètes.

Je me rappelle très bien du vendredi premier septembre de cette terrible année 1939. Nous nous sommes réveillés comme chaque matin et nous avons petit déjeuné en écoutant la radio. C'est à ce moment que nous avons appris que la Pologne avait été envahie. Nous savions tous et toutes que cette agression sans déclaration de guerre préalable marquait le début de la Seconde Guerre Mondiale.

En dépit de leurs origines juives, Barouk et sa famille réussirent à s'en sortir jusqu'en 1943 malgré l'antisémitisme ambiant dont ils et elles étaient victimes. Mais cette année-là, le malheur frappa leur famille. Le père de Barouk ainsi que deux de ses frères furent arrêtés par la Gestapo le 23 janvier. J'ai su plusieurs années après, qu'ils avaient été déportés au camp de Sobibor, en Pologne et gazés, presque aussitôt après leur arrivée comme 250 000 autres juifs et juives avec eux.

Je fus très touché par leur mort bien que je ne fusse même pas certain qu'ils aient eu conscience de mon existence. Il est vrai que j'étais invisible pour la plupart des gens. Normal, je ne suis qu'un sifflet après tout. Mais j'avais cependant appris à les connaître à travers leurs relations avec Barouk

Suite à cet événement sa mère savait pertinemment qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps avant qu'elle ne soit à son tour arrêtée. Elle contacta alors l'Oeuvre de Secours aux Enfants connue pour son importante contribution au sauvetage des mineurs juifs et juives de France pendant la Seconde Guerre Mondiale. Elle espérait qu'ils trouvent un endroit sécurisé pour loger ses six enfants.

Quelques mois plus tard Barouk fut placé par l'OSE à la Maison d'Izieu, dans l'Ain.

*

Barouk et moi fîmes notre arrivée à Izieu le 16 juin 1943. Il s'intégra au groupe sans aucune difficulté et s'attacha vite aux adultes qui s'occupaient d'eux et d'elles. Il s'était particulièrement lié d'amitié avec Maurice Gerenstein et Esther Benassayag qui avaient le même âge que lui. Les trois ami.e.s passaient tout leur temps ensemble, j'entendais leurs discussions. Chaque fois qu'ils étaient tous les trois, ils s'amusaient à refaire le monde pendant des heures. La seule chose dont ils ne parlaient jamais, c'était de leurs origines juives. Les parents de Barouk lui avaient toujours dit de garder ça pour lui. Il ne comprenait pas vraiment pourquoi mais il les avait écoutés sagement. D'ailleurs, comme tous les autres enfants il était persuadé d'être le seul juif de la colonie. Pourtant ils l'étaient toutes et tous.

Bien sûr sa famille lui manquait beaucoup, bien qu'il leur écrivît des lettres chaque semaine. Il était heureux la journée, mais il s'endormait chaque soir en pleurant avec la crainte de ne jamais les revoir.

Il s'était promis de ne jamais montrer un quelconque signe de tristesse devant les autres, car même du haut de ses douze ans, il comprenait que la situation était extrêmement grave et que les adultes qui s'occupaient d'eux faisaient tous et toutes de leur mieux pour subvenir à leurs besoins.

D'ailleurs, il leur en était très reconnaissant.

Barouk et moi n'avions rencontré la directrice d'Izieu, Sabine Zlatin que quelques semaines auparavant car cette dernière était souvent en déplacement. C'était elle et son mari qui étaient à l'origine de cette colonie. Elle se chargeait d'aller récupérer des enfants aux quatre coins du pays pour les ramener en sécurité dans le havre de paix qu'était Izieu.

Barouk admirait beaucoup Sabine Zlatin. Elle était pour lui comme pour les autres leur ange gardien.

Le foot aussi manquait beaucoup à Barouk, il y avait bien un ballon, seulement le terrain était en pente. Il avait essayé de jouer au début, en expliquant les règles à ses ami.es, mais à chaque fois, l'équipe qui avait ses cages en amont gagnait, ce qui enlevait tout l'intérêt du jeu. Alors, il s'était fait une raison et se contentait de dessiner des joueurs de foot aux crayons de couleur qu'il affichait audessus de son lit.

Il m'avait tout de même gardé précieusement dans sa poche, même si je ne lui servais plus à grand-chose. Ce n'est pas facile pour un objet de perdre toute son utilité du jour au lendemain. Le foot me manquait à moi aussi.

Malgré ce qui se passait à l'extérieur, Barouk appréciait son quotidien à Izieu, C'était sa nouvelle famille. Ici, plus personne ne parlait d'antisémitisme, de persécutions, de rafles, de guerre ou de toutes ces atrocités qui lui faisaient faire des cauchemars toutes les nuits. Les animatrices de la colonie leur faisaient faire du théâtre, certain et certaines créaient des bandes dessinées, ils fêtaient tous les anniversaires. Tout était fait pour qu'ils oublient la guerre

Ce qu'il aimait le plus, c'était l'école. Pourtant lorsqu'il était en Algérie, il ne se souvenait pas avoir attendu avec autant d'impatience chaque cours. Mais ici, à Izieu c'était différent, chaque leçon lui redonnait un peu d'espoir. Chacun prenait beaucoup de plaisir à apprendre. Leur institutrice, Gabrielle Perrier était très attentionnée avec ses élèves. Elle avait mis tout son coeur dans son travail et s'était liée d'amitié pour ces enfants.

Barouk l'aimait beaucoup lui aussi, malgré qu'elle eût souvent dû le garder le soir en punition à cause de ses bavardages et de son caractère qui le poussaient souvent à enfreindre les règles. Il se confiait souvent à elle. Il lui racontait son enfance en Algérie, sa passion pour le foot. Il lui parlait aussi de ses affinités avec les adultes de la colonie et avec les autres enfants...

Mme Perrier était très touchée par la confiance qu'il lui accordait. Elle s'était promise de toujours être là pour lui quand il en aurait besoin car elle savait que ces enfants avaient dû quitter leur famille dans la douleur et le chagrin et qu'ils avaient sûrement besoin de retrouver une figure maternelle chez les adultes qu'ils et elles côtoyaient.

Elle avait une classe de quarante-quatre élèves dont les âges variaient entre cinq et dix-sept ans, alors vous imaginez bien qu'il n'était pas toujours facile de se faire respecter. Mme Perrier avait du mal à hausser le ton avec eux, car elle était consciente de leur situation, celle qu'aucun enfant de leur âge ne devrait vivre.

Elle avait l'habitude de frapper des mains pour rassembler les élèves dispersés autour de la maison, ce qui n'avait pas beaucoup de succès car les élèves s'éloignaient souvent et l'entendaient difficilement. C'est ainsi qu'un jour, alors que l'institutrice tentait désespérément d'attirer l'attention du groupe pour qu'ils se mettent en rang, Barouk me sortit de sa poche, m'examina longuement comme s'il essayait de graver dans sa mémoire chacun de mes détails. Puis il releva la tête et son regard se posa sur sa professeure. Elle faisait partie des merveilleuses personnes qu'il avait rencontrées depuis son arrivée à Izieu. Ces gens là avaient réussi à combler le vide qu'avait laissé la disparition de son père, de ses deux frères, et les adieux précipités avec le reste de sa famille. Alors il me serra fort une dernière fois dans sa main et s'adressa à Mme Perrier en me brandissant :

« Tenez, je vous en fais cadeau, ce sera plus commode »¹.

Ne me croyez pas mégalomane mais je ne pense pas que Barouk aurait pu trouver meilleur cadeau. Non seulement parce que fut très utile à cette dame mais aussi parce qu'il m'accordait une importance particulière, due à son histoire personnelle, ce qui faisait de moi un symbole. C'était cela qui me rendait unique.

*

Nous étions en 1944 et la fin de la guerre approchait. Miron Zlatin qui écoutait la radio clandestine et qui était en relation avec un réseau de résistance, restait confiant et espérait que la guerre se finisse rapidement. Il voulait donner l'espoir à ces enfants qu'ils reverraient bientôt leur famille.

Sabine quant à elle n'était pas rassurée. Plusieurs signes inquiétants lui indiquaient qu'il leur fallait absolument dissoudre la colonie car les enfants y couraient un grand danger.

Un soir, alors que Mme Perrier m'avait oublié sur son bureau, je surpris une discussion très animée entre Monsieur et Madame Zlatin. Je ne compris pas tous les détails, mais le couple semblait parler d'un éventuel plan, qui devait être mis en oeuvre rapidement. Sabine devait se rendre à Montpellier, là où elle aurait davantage de contacts pour mettre en place une opération de sauvetage des enfants, qui n'étaient plus en sécurité à Izieu.

Barouk avait souvent l'habitude de quitter son lit après l'heure du coucher. Il se cachait dans un coin entre la porte et l'escalier et il écoutait les discussions des adultes pour en savoir un peu plus sur ce qu'il se passait dehors. Je le savais car j'avais souvent été dans sa poche pendant ces moments-là. Heureusement, ce soir-là, il était sagement resté dans sa chambre. Barouk était un petit garçon très fort, mais je ne suis pas sûr qu'il aurait supporté la dure réalité que venait d'avouer Sabine. C'était mieux pour lui qu'il ne comprenne pas tout de suite que le havre d'espoir et de bonheur qu'était Izieu était menacé, et que l'illusion n'allait pas tarder à prendre fin.

Les adultes réussirent encore à préserver les enfants des atrocités du monde extérieur jusqu'au 5 avril 1944, veille des vacances de Pâques. Ce soir-là, quand Mme Perrier souhaita de bonnes vacances à ses élèves, elle vit quarante-quatre visages souriants. Tous et toutes avaient l'air heureux, comme si tout allait bien, comme si la guerre n'avait jamais eu lieu et comme si aucun de ces enfants n'avait dû quitter sa famille pour échapper aux nazis. Comment faisaient-ils pour garder foi en la vie et pour encore croire à la bonté de l'Homme. Elle sentit une petite larme couler le long de sa joue, elle était si fière de ses élèves et elle espérait que la vie leur réserverait une suite plus heureuse même si la maison venait à fermer ses portes.

Mme Perrier ne se doutait pas une seconde en rentrant chez elle ce soir-là, que c'était la dernière fois qu'elle voyait les enfants Izieu auxquels elle s'était tant attachée.

En partant, Mme Perrier avait oublié sa veste dans sa salle de classe, et il se trouve que j'étais resté à l'intérieur. C'est comme ça que, le lendemain, je fus un des seuls témoins du terrible évènement qui se produisit et qui marqua la fin de l'histoire des enfants d'Izieu.

C'était un matin comme les autres, tous et toutes se réveillèrent dans la bonne humeur car c'était le premier jour des vacances. Les enfants étaient rassemblés dans le réfectoire et dégustaient leur petit déjeuner. Tout le monde imaginait déjà les jeux qui allaient rythmer leurs cinq jours de vacances. D'autant plus que les beaux jours arrivaient et qu'ils allaient pouvoir profiter du soleil.

On entendait leurs rires jusqu'à l'extérieur de la maison. Les voisins affichaient de grands sourires, heureux de voir ces enfants se réjouir malgré la situation.

Depuis la salle de classe où j'étais encore, j'entendis tout à coup la porte d'entrée s'ouvrir brusquement. Des bruits de pas pressés résonnèrent dans le couloir. Plus d'une vingtaine d'hommes en uniforme débarquèrent dans le réfectoire, leurs armes pointées sur les enfants. C'était la Gestapo de Lyon envoyée sur ordre de Klaus Barbie.

Puis tout se passa très vite, les hurlements des petits se confondirent avec ceux des adultes qui supplièrent les Allemands d'épargner les enfants et de n'arrêter que les grands. Mais les SS ne prononcèrent pas un mot. Ils se contentaient d'attraper tout le monde sans distinction. Puis ils sortaient et rejoignaient des camions garés devant la maison. Ils

jetèrent le groupe dedans, sans aucune pitié, comme on jetterait des sacs de pommes de terre².

Soudain, j'entendis un cri plus proche.

« Léon ! Les Allemands ! Sauve-toi ! »

C'était la soeur de Léon Reifman qui avait vu son frère commencer à descendre les escaliers, ignorant ce qu'il se passait dans la salle à manger. Il eut le bon réflexe de remonter prestement à l'étage et de sauter par la fenêtre pour échapper à la gestapo. Ce fut le seul survivant de la rafle.

Je n'eus pas même le temps de me rendre compte de ce qu'il venait de se passer, qu'il n'y avait déjà plus personne à l'intérieur. Personne n'y avait échappé. Ces pauvres enfants étaient maintenant condamnés aux pires malheurs.

Pourquoi eux ? Qui les avaient dénoncés ?

Il n'y avait pourtant pas plus innocent que ces enfants.

Après une nuit passée seul dans cette maison, anéanti par la disparition des enfants d'Izieu, j'avais perdu tout espoir que quelqu'un me retrouve. Pourtant, peu de temps après que le soleil ne se soit levé, j'entendis la porte de la salle de classe s'ouvrir doucement. Je reconnus Mme Perrier à sa démarche. Elle avait dû avoir un choc en apprenant la nouvelle de la rafle, elle qui s'était tant attachée à ses élèves. Je déduisis au son de ses pas sur le plancher qu'elle faisait le tour de la salle, s'arrêtant devant chaque table pour revoir l'image de l'enfant qui y était assis deux jours auparavant. Puis ses pas se rapprochèrent et elle prit délicatement sa veste dans laquelle je me trouvais toujours. Elle récupéra les quelques livres et feuilles qui traînaient sur son bureau et les fourra dans son sac avant de quitter la salle. Elle fit un dernier tour de la maison et ressortit. Après seulement quelques pas à l'extérieur, elle glissa ses mains dans ses poches et s'arrêta net en sentant le contact du sifflet contre ses doigts. Elle me sortit lentement et me fixa pendant un long moment, puis éclata en sanglots. Je n'avais jamais vu Mme Perrier pleurer, pourtant cela faisait maintenant plusieurs mois que je n'avais pas quitté sa poche et que je la suivais partout. Elle pleura pendant plusieurs heures. C'était si triste, de voir quelqu'un perdre tout ce qui comptait pour lui. Si j'avais eu des yeux j'aurais pleuré toutes les larmes de mon corps moi aussi.

J'appris plusieurs années plus tard que les enfants d'Izieu avaient été envoyés à la prison de Montluc à Lyon dans laquelle le groupe avait passé toute une nuit. Puis quelques jours après toutes et tous avaient été déportés dans le camp de transit de Drancy. Cela avait dû les terrifier d'être tout à coup mêlés aux autres. Eux qui avaient pris l'habitude de vivre jours et nuits entre les mêmes personnes, et d'être nourris correctement.

Et Barouk ? Il avait dû voir sa vie, qui était déjà compliquée, partir en miettes. Il avait dû comprendre, là, au milieu de tous ces pauvres gens, qu'il ne retournerait plus jamais à Izieu, qu'il ne reverrait plus jamais sa famille. Lui qui rêvait de devenir arbitre professionnel. Il ne verrait jamais son rêve se réaliser.

C'est une fin assez soudaine je dois l'admettre, mais je tenais à finir cette histoire aussi brutalement que la vie de ses jeunes. Prenez-le comme une métaphore.

Le matin du 8 mai 1945, Madame Perrier écoutait la radio comme à son habitude, en préparant son petit déjeuner. Mais elle s'arrêta net en entendant la grande nouvelle. L'Allemagne avait déposé les armes et signée l'armistice, enfin, après tant d'attente et de souffrance.

Aujourd'hui, du temps s'est écoulé depuis la rafle du 6 avril. Le monde a beaucoup changé, mais quand on l'observe de plus près, on remarque tout de même que certaines choses n'ont pas bougé. J'avoue avoir osé espérer que l'être Humain ait tiré une leçon de cette terrible époque, qu'il ne réglerait plus ses différends par la violence. Je n'aurais pas pensé voir la guerre de nouveau. Malheureusement, la nature humaine déçoit encore aujourd'hui. Mais je garde espoir que les hommes et les femmes évoluent et qu'un jour, la haine et la violence cessent enfin.

Enfin bon, il est sans doute préférable de conclure sur une note moins triste, alors, permettez-moi de vous raconter ce que je suis devenu.

J'ai pensé tout d'abord que Mme Perrier se débarrasserait de moi suite à la rafle des enfants. Après tout j'étais une relique de ce tragique événement et je devais sans doute lui rappeler à quel point ces enfants lui manquaient. Mais au lieu de ça elle me garda précieusement tout au long de sa carrière. Je pense que le fait de m'avoir avec elle lui donnait l'impression que ses élèves étaient toujours là, que les Allemands ne les avaient jamais arrêté.es le matin du 6 avril 1944. Que ces enfants n'avaient jamais été déportés puis gazés.

Certains soirs, quand elle revenait d'une mauvaise journée, elle me serrait fort dans sa main, comme le faisait Barouk avant elle, puis elle se laissait porter par les rires des enfants d'Izieu qui résonnaient dans sa tête.

Enfin je souhaitais revenir sur un évènement qui a marqué ma vie. Le procès de Klaus Barbie auquel j'ai assisté, toujours dans la poche de la veste de Gabrielle Perrier. J'y ai entendu et des témoignages très durs mais aussi très touchants.

Celui qui m'a le plus marqué est sans aucun doute celui de Sabine Zlatin. Les mots qu'elle a prononcés ce jour-là reste encore gravé dans ma mémoire.

« Je veux dire surtout à la défense de Barbie que Barbie a toujours dit qu'il s'occupait uniquement des résistants et des maquisards. Cela veut dire des ennemis de l'armée allemande.

Je demande : "Les enfants, les 44 enfants, c'était quoi ? C'était des résistants ? C'était des maquisards ? Qu'est-ce qu'ils étaient ? C'était des innocents ! »

-Sabine Zlatin au procès de Klaus Barbie le 4 juillet 1987

*Je suis sûr que ces enfants auront marqué la vie de beaucoup d'entre nous.
Je pense à toutes les personnes qui les ont rencontrés, toutes celles qui ont croisé leur chemin, durant leurs courtes vies ou à travers leurs lettres et leurs dessins, ou encore à tous les lecteurs et lectrices qui ont lu mon témoignage d'humble sifflet.*

*On ne peut oublier l'histoire des enfants d'Izieu.
J'en suis certain.*



Le sifflet

¹ et ² : Citations tirées du livre *Mémoires de la dame d'Izieu*, écrit par Sabine Zlatin, publié chez Gallimard en 1993.

Remerciements à la Maison des Enfants d'Izieu de nous avoir permis d'utiliser une photographie des enfants.

